

Inflammable Louise Lecavalier

***So Blue*. Choregraphie et interpretation de Louise Lacavalier. Avec Freideiric Tavernini. Repeititrice et assistante a la choregraphie: France Bruyeire. Eclairages: Alain Lortie. Musiques: Mercan Dede, N.-P. Bilodeau, Daft Punk et Meiko Kaji. Produit par la compagnie Le Fou Glorieux, Festival TransAmerique 2013, les 6 et 7 juin 2013**

Guylaine Massoutre

Numéro 247, hiver 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71096ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Massoutre, G. (2014). Compte rendu de [Inflammable Louise Lecavalier / *So Blue*. Choregraphie et interpretation de Louise Lacavalier. Avec Freideiric Tavernini. Repeititrice et assistante a la choregraphie: France Bruyeire. Eclairages: Alain Lortie. Musiques: Mercan Dede, N.-P. Bilodeau, Daft Punk et Meiko Kaji. Produit par la compagnie Le Fou Glorieux, Festival TransAmerique 2013, les 6 et 7 juin 2013]. *Spirale*, (247), 15–16.

Inflammable Louise Lecavalier

PAR GUYLAINE MASSOUTRE

SO BLUE

Chorégraphie et interprétation de Louise Lecavalier

Avec Frédéric Tavernini. Répétitrice et assistante à la chorégraphie : France Bruyère. Éclairages : Alain Lortie.

Musiques : Mercan Dede, N.-P. Bilodeau, Daft Punk et Meiko Kaji.

Produit par la compagnie Le Fou Glorieux, Festival TransAmérique 2013, les 6 et 7 juin 2013.

De son corps exalté, marqué par d'infimes infirmités et blessures, Louise Lecavalier convoque sa danse à travers le monde, comme autant d'espaces de sa vie, comme si seule la danse comblait son appétit. Pour sa fébrilité énergique et le soupçon de grâce, l'éblouissante créatrice vient de recevoir le prestigieux prix européen Léonide Massine (meilleure danseuse contemporaine en 2013), après des danseurs et chorégraphes tels que Rudolf Nureev, Alicia Alonso et Maurice Béjart.

Cinq villes, coproductrices, ont élu *So Blue* de Louise Lecavalier, solo et duo, dansé à Montréal avec Frédéric Tavernini : à Montréal, Ottawa, Paris, Düsseldorf et Dresde, elle a donné le meilleur de sa résidence de création à Salzbourg. Chez La La La Human Steps, à Circuit Est et à l'Usine C, on a vu la Québécoise tenir ses promesses : elle y a été accueillie pour créer *So Blue*.

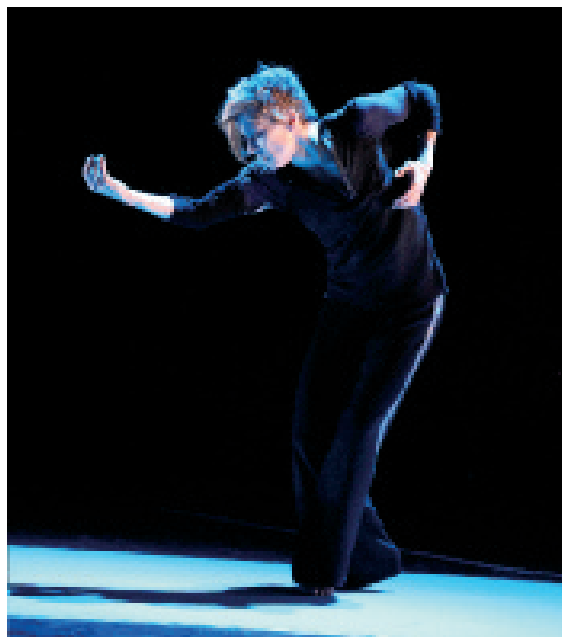
INCARNATION

Que s'est-il donc passé, dans *So Blue*, qui soulève le public des salles, arrache l'émotion pourtant émoussée par bien des images extrêmes ? Qu'y a-t-il de l'art, qui ait été dépensé et concrétisé à notre insu, en dépit de ce qui a usé les muscles de la danseuse, ses articulations, sa charpente d'interprète soliste après trois décennies ? *So Blue* est une chorégraphie et une performance solides, ouvertes, sans contours rassurants. La volonté du mouvement y est inexorable ; la nature, ébranlée par la persistance de la danse ; la vitalité enflammée,

expressive, précise ; l'influx du geste, inépuisable et inentamé, endurant. Aussi longtemps que le grand bleu de l'horizon, la meurtrissure des ciels immenses remettra ce corps au travail dans le tumulte de l'improvisation, le défi scénique renouvellera chez elle le plaisir douloureux d'être celle qui danse, indéfinie et raison surpassée, avec un dosage évident d'hyper présence.

Il y a peu à dire de sa danse, devenue minimale, parfois microscopique, ténue et rapide. Le bouger est là lorsqu'elle entre en scène, électrisant, car sa marche est danse, et sa course, pulsion et propulsion. Son naturel scénique parle de sa signature, et sa cavale, ses ruptures, ses cassures esthétiques et ses brisures physiques, conservent un but, la maîtrise brute, le geste spontané d'un corps malmené mais conscient d'être lancé, asexué, débordé par sa pêche aux arcanes du cerveau reptilien.

Qui ne saurait qu'un corps artiste a une vie propre le constaterait. Elle vibre. Elle saute légèrement, imprudente, répétant le geste dans la durée physique contemporaine,



So Blue. Photo : Ursula Kaufmann.

atonale, mélodiquement écorchée et dissonante. Elle surprend le spectateur aux lieux tenus de l'imprévu, au surgissement du bouger. Viscéralement électrique, accordée aux poèmes de Rumi, elle cherche l'extase scénique de sa transe. Ni mécanique ni identique, pourtant aveugle à ce qu'elle fait, au centre de ce qui fait son identité, elle honore le titre de sa pièce, *So Blue*, symbole de ceux qui chantent et de ceux qui prient ; bleu de la Vierge et de Krishna ; bleu lumineux, prussien, égyptien, lapis-lazuli ; bleu ecchymose et saphir ; bleu québécois.



So Blue. Photo : André Cornellier.

POST HIP-HOP

Brefs mouvements cassés du hip-hop, impulsionnels, incessants : chevilles, poignets, cou, frange libre, elle fait des rotations, piétine, zigzague, transfère ses lignes verticales à l'oblique, les formes apparaissent, disparaissent — c'est essentiel —, selon roulades et coups de tête et de pieds, aux limites de la perception visuelle ; la gestuelle des arts martiaux, au découpage ciselé, fait une architecture nette. La bande sonore martèle l'espace noir, métallique, dans un éclairage géométrique pur et dur : le corps s'y adoucit, la gestuelle s'attendrit dans un bain sonore harcelant. L'environnement obsède l'interprète ; ludique et virtuel, il boxe et fait des bleus, allégorique.

La danseuse joue avec cet invisible, cause de stress, galvanisée par les endorphines. C'est une transe sportive, hallucinante, quasi droguée, qui capte notre temps : ce corps abeille, qui se dédouble avec son partenaire masculin, apparaît furtivement comme la carlingue d'un avion, aux ailes lumineuses dans le noir. Le duo met alors en scène, face au public, deux humains piétinant insolemment une machine virtuelle. Debout sur ce cockpit improvisé, le duo envoie des images subliminales.

Les translations se multiplient, Lecavalier au sol, en posture de grand écart, une jambe pliée. L'oiseau ne reste pas en pose, secoué et déjà ailleurs, emporté par le souffle évanoui d'un vent fou, et le corps instrument se repositionne dans une danse andalouse, réactivant le public. Monstre de

fragilité en démonstration de force, s'abandonnant soudain aux sons qui perdurent, elle danse le va-et-vient de l'échange biologique — car c'est un mouvement chlorophyllien. Le style a subtilement changé, sans couture, théâtral depuis le début, et son essence est alors la capoeira, composition d'esclaves libérés. Jeu acrobatique, danse de rue, cet art sud-américain remonte dans le corps de la Nord-Américaine. La chorégraphe n'a pas de frontières ; on sent que sa sorcellerie est une danse nerveuse, qui brave les limites et les interdits. Un rite spectaculaire.

AU-DELÀ DES GENRES

Duo masculin féminin, qui fait bloc avec son public, cette amazone s'assume au singulier. *So Blue* commence en mineur, mais il y a une force invisible, hostile, qui favorise l'héroïsme. La pièce devient épique. Le public ressent un danger. En entretien, la danseuse dit rechercher le sens qui vient du corps. Cet appel physique est ce qui fascine, car cette « voix du corps » se perçoit.

Il n'y a pas d'esquive dans *So Blue*. Pas de prise non plus. Parce que le déséquilibre fait un dialogue raffiné avec la lumière, parce que l'acrobatie est une stratégie négociée entre l'espace, le poids et la gravité, on y évite ce qui est combattu, on le désamorce. C'est un vide, un risque, une chute possible. Ce corps se dédouble, se redouble, s'éloigne. Chacun s'épaula, se suffit. Le duo se défait en un solo qui retient le public. L'intermittence déclinée questionne plus qu'elle ne comble et ne rassure. Dans la salle, les cœurs battent la chamade, terme

qui veut dire « appel » en portugais. Sous l'appel, l'obscur se terre.

Dans toutes les villes où elle danse, on en saisit la direction. La collaboration internationale est en soi une réponse de l'art à l'ouverture des marchés. La frénésie hystérique, retenue par le partenaire, les sauts remémorés des chorégraphes d'Édouard Lock, la mémoire corporelle et l'aspect de tambour qu'est devenu ce corps, toutes ces images sensibles émergent de l'abstraction dansante. Le dialogue se poursuit ainsi avec des chorégraphes, Lock, Forsythe, De Keersmaecker. Étranges échos africains, aux danses de villages perdus, à un monde en train de disparaître, notre mauvaise conscience les a inscrits en levant les barrières frontalières.

CATASTROPHES EN SÉRIE

« *L'état du capitalisme en surchauffe financière en face de l'irresponsabilité d'une entreprise productrice d'énergie, les déplacements des rapports géoéconomiques et politiques, l'évidence croissante de l'absence de réflexion sur le long et même moyen terme, aussi bien écologique que technologique, sociologique et de civilisation. Tout cela a fait de Fukushima, un symbole fort, lesté en outre de la mémoire de Hiroshima. En fait, ce fut le bouclage d'une période : ce qui avec Hiroshima-Nagasaki pouvait être resté ambigu s'avérait univoque. Il est clair que nous ne savons pas, ni ne voulons savoir ce que nous faisons, pas plus que nous ne voulons, ni sans doute pouvons savoir ce qu'il faudrait faire. Que faire ? n'est plus vraiment notre question. Mais plutôt d'abord : "Quel faire ?" De quoi veut-on parler ?* », demande Jean-Luc Nancy dans un entretien à propos de son essai, *Dans l'équivalence des catastrophes* (Galilée, 2012).

So Blue n'est pas sans rapport avec cette déroute questionnée par Nancy. Le corps artiste résiste ici hors langage, dans ses replis indicibles et dansés. Nulle révolution, sinon une « *équivalence de catastrophes* » entre quête humaniste et utopie de la contemporanéité : ces signes qui insistent, qui font appel au sens, sans qu'on sache de quoi, c'est une incandescence, un inassouvissement, une inclination du côté de l'induction, un monde qui nous prolongerait où l'harmonie serait refaite entre nos sensations et ce qui veut nous dominer, et qui se retourne, dans la danse médiumnique, en une douceur féroce communiée. ─